

minons au point de vue esthétique ! Le génie commercial de ses indigènes, s'il y survient des épidémies, saura, malgré les ravages de la mort, renouveler sa pétulance et la fécondité de ses femmes combler avec prestesse les vides que l'on y constaterait.

II

En présentant les *visages* caractéristiques des rues européennes et asiatiques, nous avons à peine indiqué un de leurs attraits principaux, qui consiste dans le grouillement. Le grouillement diffère selon les villes, les quartiers et les heures.

Dans les villes industrielles, il est une course fabuleuse et un écrasement. Les rues charrient une incessante marée d'êtres noirs et lourds, cahotants, braillards, énergumènes à faces blafardes, tassés en rangs épais, accélérant l'allure parmi l'orage des véhicules géants, la stridence des sifflets et le tressautement des machines. Ce grouillement symbolise le travail, la fécondité et le progrès. En lui se manifeste

l'énergie de l'usine et de l'atelier. Il a quelque analogie, mais il est plus paisible et moins retentissant, avec le grouillement des émeutes. Celui-ci se précipite comme une lave, nivelle le sol, sème la ruine. On le trouvera, écumant et exaspéré, dans les pages du magnifique *Germinal*.

Les ouvriers, force de la nation, vomis en paquets indigestes par les usines et les ateliers, pullulent dans les banlieues. Ils convergent vers elles, venus de tous les points, comme les ruisseaux tributaires d'un grand fleuve. Aux confluent de leurs descentes, vers les Ivry et les Ménilmontant, les boulevards et les rues débordent. La vie est en plein air. Les gas robustes y étalent leurs frustes musculatures parmi les tialuées de gosse assemblés en paquets comme les orphelins de Vallès. La cour des miracles ressuscite, une cour où le roi Socialisme intronisé guette la capitale, prêt à lâcher ses bandes (1)...

En vagues légères et claires, le grouillement

(1) V. pour le grouillement du faubourg parisien, JEHAN RICTUS, *Doléances*, Paris, Mercure de France, 1900, p. 67, *le Piège*.

des midinettes déferle. Il est silencieux parfois et parfois traversé de rires. C'est une théorie mystérieuse et flottante qui croît et qui décroît, qui se disjoint et se rejoint et qui, aux carrefours prochains, se dédouble pour le mariage clandestin avec la théorie des suiveurs et des attendeurs sous l'orme. Le grouillement des Désirée Delobelle et des Florise Bonheur, par sa grâce, par son sourire, par son eurythmie chatoyante, pallie la brutalité du grouillement prolétarien. Par lui, l'harmonie de la cité est rétablie. La beauté de la femme, réfléchie sur la force de l'homme, en a atténué le matérialisme.

Le grouillement s'accuse sous tous les prétextes et sous tous les avatars. C'est celui des promenades publiques, nonchalant et morose, relevé par la polychromie des costumes ; c'est celui des réceptions officielles où se pressent en une impatience attentive les foules piétinantes, les yeux braqués vers le point d'arrivage des calèches et des cavaliers cuirassés ; c'est celui des squares où les musiques militaires

Versent de l'héroïsme au cœur des citadins.

C'est celui des brasseries, le plus lumineux peut-être si celui des Champs-Élysées et du Bois ne le dépassait en lumière par le luxe, l'élégance et la mobilité ; c'est celui des théâtres où circulent les équipages et frou-frouent les toilettes claires ; c'est celui des gares, affairé et fiévreux, où transparait l'émotion des départs et la joie des débarquements ; c'est celui de la Bourse où tourbillonne, comme un vol de corbeaux affamés, la multitude noire des financiers ; c'est celui des quais où les chalands et les grues simulent le trafic des villes commerçantes, où les pêcheurs et les bouquinistes rassemblent d'imprévues sollicitudes ; c'est celui des camelots, des chasseurs, des commissionnaires, des pâtisseries et des facteurs ; celui des Noël's avec ses installations de cahutes ; enfin celui des fêtes patriotiques qui déchaîne le nationalisme populaire et multiplie les orgues limonaires, les tirs, les balançoires, les orchestres, les lampions, les drapeaux, les lanternes et les oriflammes.

A ces grouillements humains correspondent toujours des grouillements de véhicules. Le vé-

hicule est une des nécessités de notre société moderne qui de plus en plus souhaite accomplir dans un minimum de temps un maximum de travail.

Le promeneur des rues anciennes ne souffrait pas du passage des véhicules. A peine apercevait-il, pour le distraire de sa flânerie, quelques chaises à porteurs et quelques guimbardes dorées que les seigneurs utilisaient à leurs pérégrinations. Au dix-huitième siècle, les carrosses augmentent en nombre avec le développement de l'industrie, au point que, devers le Palais-Royal, des ordonnances de police leur imposent une direction (1). Déjà la rue est mouvementée. Les financiers, soucieux de rivaliser avec les seigneurs, construisent sur des essieux énormes des caisses où splendissent l'or et la peinture. On charge de préciosité outrancière les boîtes colporteuses de personnages importants. Ce luxe criard et superflu détonne dans la cité mal bâtie et encombre les carrefours étroits.

Jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, cette carrosserie lourde et bruyante

(1) ISAMBERT, *Anciennes lois françaises*.

dévale devant les badauds ahuris. Puis la science s'avise qu'à l'opulence incommode est préférable la simplicité et la légèreté. En même temps que s'accusent les besoins de vélocité se transforment les formules d'élégance. Aux carrosses que nous conservent Trianon et Cluny succèdent les coupés et les fiacres (1). Leur cherté notablement diminuée permet l'établissement de sociétés qui les livrent innombrables au public pressé. La vie circulante s'active. Dans les rues aérées et claires trépide une nuée de petites caisses noires semblables aux éphémères des lacs pestilentiels.

Puis la locomotion progresse encore. Agencés sur d'ingénieux machinismes, de vastes omnibus, descendants allégés des diligences, transbordent d'une banlieue à l'autre de démocratiques chargements. Les tramways ensuite, confinés en leur voie étroite, suivent la ramification des rails luisants, traversent placides et sereins, le vol grondant des fiacres légers. La

(1) Le fiacre, à la vérité, date du commencement du dix-septième siècle, mais il n'eut son utilisation générale qu'à l'époque ci-dessus indiquée.

science songe à simplifier, c'est-à-dire à embellir, car la simplicité est un facteur de la beauté, leur lourdeur inesthétique. L'air comprimé, la vapeur, l'électricité aident à cette simplification. La forme d'un Malakoff-Les-Halles, sorte de cuirassé terrien, n'est certes pas le résultat d'un effort simplificateur. Il faut subordonner cet effort aux exigences des compagnies qui souhaitent, en outre de la rapidité, une considérable capacité. Mais déjà les tramways électriques ont acquis, sur certaines lignes, de la grâce. Ils ont été délivrés des proues et des poupes bardées d'acier et du jeu ridicule des trolleys. Ils passent, énigmatiques, réfléchissant le soleil, tirant de leurs flancs, des gerbes d'étincelles; escaladent gaillardement les côtes; enfilent, ainsi que de grands oiseaux, les descentes; excitent par leur extrême harmonie d'allures la divination de leur prochaine beauté.

Et enfin la science triomphe dans l'automobile. L'automobile a bien encore quelque apparence de scarabée monstrueux, mais nous parlons de l'automobile brutale et effarouchante, destinée à évoluer sur les circuits du monde; l'autre,

celle qui doit remplacer le fiacre, contourne avec souplesse sa croupe. Elle est silencieuse et vernie; des glaces l'illuminent et ses réflecteurs manifestent son âme mécanique.

Par les simplifications déjà accomplies, il est permis de prédire que la science arrivera à la suprême simplicité. La note d'art sera alors parfaite dans la locomotion. En attendant la métamorphose de nos omnibus indigestes, nous pouvons considérer avec une plénitude de satisfaction la vie circulante. Soit que le commerce, les fêtes ou les promenades la suscitent, elle offre un aliment à l'admiration de l'œil initié, autant certes dans les défilés selects des Courses et du Bois que dans les embarras causés par le maréchalat du sergent de ville... (1)

(1) M. HENARD, *Études sur les transformations de Paris*, précitées, fasc. 6 et 7, étudie la circulation dans les villes modernes et la subdivise ingénieusement en six espèces : 1° Circulation ménagère; 2° Circulation professionnelle; 3° Circulation économique; 4° Circulation mondaine; 5° Circulation fériée; 6° Circulation populaire. Il spécifie quels embarras causent ces différentes circulations et explique que, par un système de voies rayonnantes, on allégerait Paris de son encombrement. Il préconise aussi, toujours dans un même but de désencombrement, les carrefours à voies superposées et les carrefours à giration.

III

Mais en outre des êtres qui marchent, courent, claudiquent, rampent et des voitures aux mille tractions, il est une beauté immobile que d'aucuns envisagent comme la seule beauté de la rue : nous avons désigné l'affiche. M. Gustave Kahn en fait l'historique remarquable (1). L'affiche est essentiellement moderne. Elle n'existait point autrefois. Les crieurs publics et les tambours de ville réunissaient, autour de leur importance, la populace curieuse. Au temps de l'hôtel de Bourgogne, de vagues placards annonçaient quotidiennement le spectacle. Il y a vingt ans les murs enduraient l'enlaidissement des affiches officielles émanées des ministères, des préfectures, des mairies et celui d'un commerce incompréhensif. C'étaient, blancs, rouges, verts, jaunes, les admonitions des tribunaux, les aver-

(1) GUSTAVE KAHN, *L'Esthétique de la rue*. Paris, Fasquelle, 1901, pp. 214 et suiv.; V. aussi, E. MAINDRON, *les Affiches illustrées*. Paris, Launette, 1886 et 1896; BAUWENS, etc., *les Affiches étrangères illustrées*. Paris, Boudet, 1897.

tissements des bureaux militaires avec leurs trophées de drapeaux, les galopades des concours hippiques, les expositions des magasins, les avis des notaires, les mélodrames des feuilletonistes et l'horifique tapisserie des heures électorales.

Aujourd'hui cet affichage ignoble sert de repoussoir à l'affichage artistique dont Chéret fut l'instigateur au profit du commerce et de l'industrie, fondant le prosaïsme d'un produit dans l'infinie séduction de ses silhouettes. Les murs sont égayés par une profusion de tableaux amusants ou grotesques, mélancoliques ou satiriques où se révèle l'esprit de la nation. En plus des femmes aux minois chiffonnés, aux lignes joliment tortillées qui naquirent sous le crayon enchanteur de Chéret, Grasset plaqua de romanesques figures et Mucha le symbole et le hiératisme de ses vierges et de ses guerrières. « Lautrec, dit Gustave Kahn, apporta dans l'affiche ses grands dons de peintre, son arrangement de couleur, sa vision aiguë et caricaturale de puissantes laideurs, de mufles étonnants et veules qui regardent danser des danseuses de

casinos. » Les De Feure, les Orazi, les Bonnard, et, depuis, les Capiello, les Guillaume, les Jossot, les Bouisset, les Péan, cent autres, répercutèrent sur la muraille blanche la trémulation de la vie économique idéalisée. Et partout, dans les gares même, où se perpétuait l'ignominie des paysages brossés par des rapins incapables, s'intronisa le culte de l'affiche artistique.

Malgré cette prédilection pour la joliesse des formes et la concordance des couleurs, quelques tableaux détonnent encore dans la vision intéressante que présentent les autres. Des raisons d'économie déterminent négociants et directeurs de théâtre à s'adresser à d'inexperts affichistes. M. Gustave Kahn, pour stimuler leur intelligence, souhaite « une critique qui saura vitupérer l'étalage de laideur qu'est une affiche sottement pensée et grossièrement bariolée ».

Lorsque le sens des brasseurs d'affaires aura acquis assez de subtilité pour comprendre qu'une réclame insérée sur une affiche inesthétique n'attire pas l'attention du passant, nous n'aurons plus la tristesse profonde d'un contraste entre le pimpant tressautement d'un Chéret et la

lourde salissure d'une représentation de roman populaire. L'affiche aura alors sa véritable portée mercantile et sociale. « Car, dit Roger Marx, comprise par tous les âges, aimée du peuple, l'affiche s'adresse à l'âme universelle. Elle est venue satisfaire les aspirations nouvelles et cet amour de beauté que l'éducation du goût répand et développe sans arrêt; elle a remplacé au dehors et au foyer les peintures jadis visibles aux murs des palais, sous les voûtes des cloîtres et des églises; elle est le tableau mobile éphémère que réclamait une époque éprise de vulgarisation et avide de changement. »

IV

Le magasin concourt, plus encore que l'affiche, à la polychromie de la rue depuis que le commerce et l'industrie se sont avisés de s'adjoindre, pour capter l'admiration du public, des artistes étalagistes qui disposent selon une ordination sévère et toujours renouvelée, les bibelots et les objets. Le magasin, quelquefois chaotique à l'in-

térieur, présente généralement une façade régulière où les nuances sont combinées justement. La foule ne s'arrête plus que devant les échafaudages prestigieux. Les autres l'indiffèrent.

Les maisons de nouveautés torsionnent en de savantes arabesques les cravates, les mouchoirs et les gants ; les chapeliers trouvent les rangées de couvre-chefs de cannes et de parapluies ; les tailleurs marient les étoffes avec sagesse et bombent le torse vide des redingotes ; les modistes emploient une multitude de pailles gracieuses, semées de velours, de rubans et de fleurs ; des dames décollées pavanent chez les tailleuses des robes luxueuses plaquées sur le gonflement des seins de crin et des hanches de bois ; chez les corsetières, des figures du musée Grévin découvrent sous la chemise et le corset des poitrines d'une roseur alléchante ; les bijoutiers et les joailliers appellent, par l'étincellement des pierres précieuses, la convoitise des coquettes ; aux devantures des libraires, le livre, autrefois morne et terne, aiguise, par l'originalité de ses couvertures et la promesse de ses titres, la curiosité des lecteurs. Et les

cafés sont une frairie de couleurs et de réverbérations. Les glaces et les décorations fastueuses qui s'y mirent, l'éclat des verreries et des argenteries, le modernisme du mobilier, émerveillent l'œil à distance.

Le magasin est l'âme ardente de la rue. Toute rue qui l'a proscrit ressemble à ces allées égyptiennes circulant à travers deux murailles de tombeaux.